

Zeitschrift: Générations : aînés
Band: 27 (1997)
Heft: 4

Artikel: Francis Lemarque : quand chanson rime avec passion
Autor: Probst, Jean-Robert / Lemarque, Francis
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-827337>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

FRANCIS LEMARQUE

Quand chanson rime avec passion

Pour Francis Lemarque, la chanson représente, plus qu'un métier, une véritable raison de vivre. A quatre-vingts ans, il n'hésite pas à monter sur scène pour interpréter ses plus grands succès. Rappelez-vous «Marjolaine», «A Paris» et «Le petit cordonnier». Auteur et compositeur, avant de devenir interprète, il a confié ses plus belles

chansons à Yves Montand, Edith Piaf, Maurice Chevalier et Patachou. Nous avons rencontré ce chanteur à la jeunesse éternelle à côté de Paris, où il vit aujourd'hui paisiblement, entouré de son épouse et de ses petits-enfants. Et où, inlassablement, il compose de nouvelles chansons...



Des dizaines de chansons célèbres sont nées sur ce piano

St-Maur, dans la banlieue parisienne, est une bourgade hors du temps et des modes. Pas étonnant que Francis Lemarque ait choisi d'y vivre. Son pavillon, situé à l'écart de la rue principale qui mène à Créteil, est lové au fond d'un petit parc protégé par un mur et un portail borgne.

Jouxant la maisonnette du chanteur, une salle de musique a été amé-

nagée. C'est là que Francis Lemarque passe le plus clair de ses journées. Entre un piano, des piles de disques et un ordinateur.

A quelques pas coule la Marne, avec ses chemins bucoliques aménagés le long des berges, ses saules pleureurs qui chatouillent les canards et ses embarcations qui traquent dans l'eau des sillons éphémères.

*«Le privilège
d'être né
rue de Lappe»*

Un véritable coin de paradis, pour le chanteur qui a connu, trente ans durant, les quartiers populaires de Belleville et de Ménilmontant, les bals à quatre sous et les arrière-

cours sordides. Une revanche sur la vie aussi, pour le poète qui a écrit les plus belles chansons du patrimoine français.

– A 12 ans déjà, vous étiez travailleur dans une usine métallurgique. On est bien loin de la chanson. Quand et comment êtes-vous devenu poète?

– Peut-être qu'à ma naissance, la nature m'avait accordé ce don. Le mot poète me paraît trop flatteur. Peut-être que l'on devient créateur de chansons, de refrains populaires, de goulantes, à force de traîner sa carcasse, très jeune, d'usine en usine et de rue en rue. A force de changer de métier, de rencontrer des gens tout à fait différents et surtout d'être né et d'avoir vécu dans un quartier extraordinaire, toujours plein de musique, de bals musette et d'accordéons. En plus, avoir le privilège d'être né dans une ville comme Paris, rue de Lappe, c'est donné à très peu de gens...

– Vous avez donc baigné très tôt dans l'univers de la musique?

– Oui, et pourtant, c'était un décor sordide. Vous savez, la misère n'a pas de pudeur. Les appartements étaient des taudis, les gens ne mangeaient pas à leur faim. Pour oublier toute cette noirceur, cette misère et cette déchéance, ils allaient se réfugier aux terrasses des cafés, place de la Bastille, pour écouter les orchestres. Ou ils allaient, comme moi, regarder le spectacle extraordinaire des danseurs apaches, casquette sur le côté et pantalons à pont, qui faisaient tourner leurs gigolettes dans leurs petites jupes plissées. La féerie de ce spectacle faisait oublier notre misère à tous.

– Très tôt, imprégné par ces musiques et ces chansonnettes, vous avez donc décidé de chanter vous aussi?

– D'abord, j'ai chanté dans les rues, avec mon frère. Ce qui rapportait plus d'argent que mon travail à l'usine. Mais ma mère, qui tenait à la respectabilité de toute la famille, n'aimait pas cela. L'aventure s'est tragiquement interrompue, le jour



Les bords de la Marne, où Francis Lemarque se ressource

où j'ai reçu une pièce de 10 centimes en bronze sur le front. Je saignais, un flic est arrivé, m'a emmené chez le pharmacien, puis à la maison. Alors, ça a été un grand moment de honte. Heureusement, cela n'a pas coupé ma vocation et j'ai continué à chanter dans la rue. Cela m'a permis d'apprendre des tas de chansons du patrimoine et puis, peut-être que ça a créé un petit moteur à fabriquer de la musique, qui s'est mis à fonctionner le jour où j'ai croisé Yves Montand. Il chantait d'une façon qui n'avait rien à voir avec tout ce que j'avais vu et entendu. Ah, ça m'a filé un sacré choc!

«Après plusieurs nuits blanches, une chanson est née...»

– A quel moment remonte votre première rencontre avec Yves Montand?

– C'était en 1946, j'allais avoir trente ans. D'avoir vu et entendu ce chanteur, cela m'a mis dans un état de cafard et de jalousie épouvantable. Et puis, à cette jalousie a succédé une envie farouche de participer à son travail. Je n'avais jamais écrit de chanson, mais j'en avais entendu des centaines. Je savais donc à peu près comment c'était bâti. Un

couplet, un refrain, ça devait tourner rond... J'avais ce schéma dans la tête. Au bout d'un certain nombre de nuits blanches, une première chanson est montée dans ma tête... «Qu'elle était verte ma vallée... Qu'elle était douce à regarder... Il faisait bon y travailler... Il faisait bon s'y reposer...» Comme je ne savais pas noter la musique, j'écrivais mes mélodies en notes blanches, sans connaître les rythmes. Je m'en suis quand même bien tiré, puisque j'ai réussi à faire quatre chansons, enfermées dans cette petite pièce en pensant à Yves Montand.

– Quelles étaient ces quatre chansons?

– Il y avait «Quelle était verte ma vallée», «Bal, petit bal», «Le tueur affamé» et l'ébauche d'«A Paris». Voilà de quelle manière je suis devenu compositeur de chansons. J'étais fier, parce que pour une fois, j'avais été au bout de quelque chose. Mais, de jour en jour, mes chansons me paraissaient plus banales, moins intéressantes, plus vulgaires même. J'ai décidé d'oublier mes ambitions et de retourner à la vie active, c'est-à-dire de redevenir un travailleur manuel. Mais avant, je suis allé voir Jacques Prévert, avec lequel j'avais fait du théâtre amateur dans les années trente. Je lui ai chanté mes trois chansons et demie et il a décroché le téléphone pour appeler Yves Montand. Deux heures plus tard, j'étais ►



A près de 80 ans, le chanteur s'est mis à l'informatique

Renée Lebas, «Bal, petit bal» pour Patachou, «Tous les deux» pour Catherine Sauvage... Et puis toutes ces chansons pour Yves Montand.

– Comment vous est venue l'idée d'écrire «Le petit cordonnier», qui a fait un triomphe dans le monde entier?

– Pour cette chanson, j'ai dû forcer l'inspiration. La musique appartenait au folklore sud-africain. Elle était entre les mains d'un éditeur qui voulait absolument que j'y mette des paroles. Je n'étais pas très chaud, je trouvais l'air tellement léger, tellement futile. Il m'a finalement convaincu et, un jour, j'ai imaginé l'histoire du petit cordonnier. On m'a dit qu'à Londres, au moment où «Le petit cordonnier» était en pleine vogue, l'armée du Salut chantait ça, le dimanche matin, pour attirer les fidèles...

– A l'époque où vous avez écrit vos premières chansons, il y avait un grand débouché et la chanson française connaissait ses heures de gloire. Pensez-vous avoir été un compositeur privilégié?

– Oui, car il y avait énormément d'interprètes, mais aussi beaucoup de lieux. Je crois qu'il y avait à Paris 87 music-hall ou cabarets qui pouvaient accueillir des chanteurs et des spectacles de variété. Je n'ai donc pas arrêté de travailler. Comme je sortais de l'usine, je considérais comme un grand privilège de travailler chez moi. En plus, j'étais ému et fier de me trouver en présence d'artistes que je vénértais.

«A Londres, l'armée du Salut chantait Le petit cordonnier»

«Je n'avais pas la vocation de chanteur...»

– Pouvez-vous nous rappeler quelques noms, parmi les plus connus?

– J'ai écrit «Johnny tu n'es pas un ange» pour Edith Piaf, «Le tueur affamé» et «Trinque, trinque» pour Maurice Chevalier, «Le petit cordonnier» pour Yvette Girault, «Toi, tu ne ressembles à personne» pour

fait tout. Les producteurs, les responsables de maisons de disques vous forcent presque à chanter. Je suis faible, quand on me propose de faire quelque chose de différent et qu'on me donne la possibilité de le réaliser, j'accepte. La chanson mène à tout, mais il ne faut pas en sortir...

– Curieusement, votre carrière d'interprète, contrairement à celle d'Yves Montand, s'est un petit peu estompée. Comment expliquez-vous cela?

– Je ne me suis jamais senti l'étoffe d'un interprète. Je n'avais pas la vocation de chanteur. Moi, je voulais écrire. J'étais flatté qu'on me propose de chanter, mais je me suis aperçu très vite qu'il manquait quelque chose. Le public me faisait peur, quelquefois, il me paralysait. Je préférerais rester en coulisses plutôt qu'être en première ligne. Je me suis donc arrêté. Puis du temps a passé. Tous les interprètes pour lesquels j'écrivais disparaissaient, atteints par la limite d'âge, malades prématurément ou partaient définitivement. Alors, j'ai décidé de remonter sur scène, pour défendre mes chansons face au public. Le virus m'a repris, différemment.

– Aujourd'hui, dans l'année de vos quatre-vingts ans, qu'est-ce qui vous pousse à remonter sur scène?

– Rien de précis. Je suis un homme heureux, j'ai une famille, j'ai des enfants et j'aime mon boulot. Avant, je me moquais des artistes qui ne parvenaient pas à décrocher malgré les années. Maintenant, j'y prends un certain plaisir. Le jour où cela deviendra un poids, je m'arrêterai. Vous savez, quel que soit le talent, ou le génie des artistes, une fois qu'ils sont morts, on ne les entend plus. Alors, après quoi je cours? Je n'en sais rien, après une sorte de bonheur. Je suis tellement heureux quand je me trouve face à face avec le public. Je leur donne deux heures de bonheur et en retour ils me donnent leur confiance, leurs applaudissements, leur générosité. C'est merveilleux...

– Vous étiez auteur et compositeur, mais pas forcément interprète à cette époque. Comment et pourquoi êtes-vous monté sur scène?

– Vous savez, une fois que l'on met le doigt dans cet engrenage mystérieux qu'on appelle la chanson, on

– Votre public est-il composé essentiellement de gens de votre génération ou y a-t-il des jeunes qui vous découvrent ?

– Il y a bien sûr beaucoup de gens de ma génération, mais à ma grande surprise, il y a des jeunes aussi. Ils viennent m'écouter avec leur famille et leurs amis. Et ça m'étonne beaucoup. J'ai percé une partie du mystère en apprenant qu'ils écoutent d'anciens disques retrouvés chez eux. Et puis il y a ceux qui m'ont entendu sur les ondes et à qui cela a donné envie de me voir. Ce métier est fait d'inattendus très agréables.



Francis Lemarque devant son pavillon de banlieue à St-Maur

« J'ai atteint une sorte de sérénité »

– Durant de longues années, la chanson française a traversé un interminable tunnel et vous en avez certainement souffert. Comment la ressentez-vous aujourd'hui ?

– C'est une question de génération. Pour ressentir avec la même force et le même amour ce que j'ai aimé étant jeune, il faudrait que j'aie

l'âge des jeunes gens d'aujourd'hui, à qui ces chansons sont destinées. Malgré cette grande différence d'âge, il y a quand même des choses formidables. Je ne vous donnerai pas le nom des jeunes chanteurs, parce qu'ils m'échappent. Mais j'apprécie beaucoup ce que font par exemple Michel Sardou ou Romain Didier...

– Vous êtes un grand amateur de balades en forêts. Est-ce là que vous trouvez l'inspiration ?

– D'abord, ça me nettoie le cerveau.

J'ai toujours plein de problèmes dans ma tête et c'est une sorte de psychanalyse que je me paie en me promenant en forêt ou au bord de la Marne. Je parle tout seul, pendant la première heure de mes balades, je « tue » tous mes ennemis, je résous tous mes problèmes, j'enfoncé toutes les portes et tout va bien. Au bout d'une heure, je suis « guéri » et alors, je marche en rêvant, j'invente des chansons, je parle aux oiseaux, je suis en pleine fantaisie réjouissante et constructive. Quand je reviens de ces promenades, je suis vraiment lavé au sens propre du terme. J'ai le cerveau complètement nettoyé et j'accueille les embêtements de la vie avec beaucoup plus de sérénité.

– Vous avez eu l'occasion d'écrire de belles chansons, de les voir interpréter par les plus grands. Qu'est-ce qui vous émerveille encore, aujourd'hui ?

– Ce que j'ai fait, ce que je continue de faire. Ce que j'ai commencé il y a si longtemps. Ce qui m'émerveille ? C'est que le quotidien a quelque chose d'inattendu. J'ai réussi à atteindre à mon âge une sorte de sérénité que je souhaite à beaucoup d'hommes et de femmes.

Mes préférences

Une couleur :	Le bleu des rêves
Une fleur :	Un bouquet de roses
Un parfum :	L'odeur des oranges
Une recette :	Un hachis parmentier
Un pays :	La France bien sûr
Un écrivain :	Alexandre Dumas
Un peintre :	Auguste Renoir
Un réalisateur :	Marcel Carné
Un film :	Les Enfants du Paradis
Une musique :	La 5 ^e de Beethoven
Une personnalité :	Charlie Chaplin
Une qualité humaine :	La fraternité
Un animal :	Le chien Terre-neuve
Une gourmandise :	Le chocolat

A voir : récital Francis Lemarque, au Théâtre de Beausobre, Morges, le 16 avril à 20 h 30.

Interview : Jean-Robert Probst

Photos Yves Debraine